

La Laurentie

Revue de La Société d'histoire et
de généalogie des Hautes-Laurentides

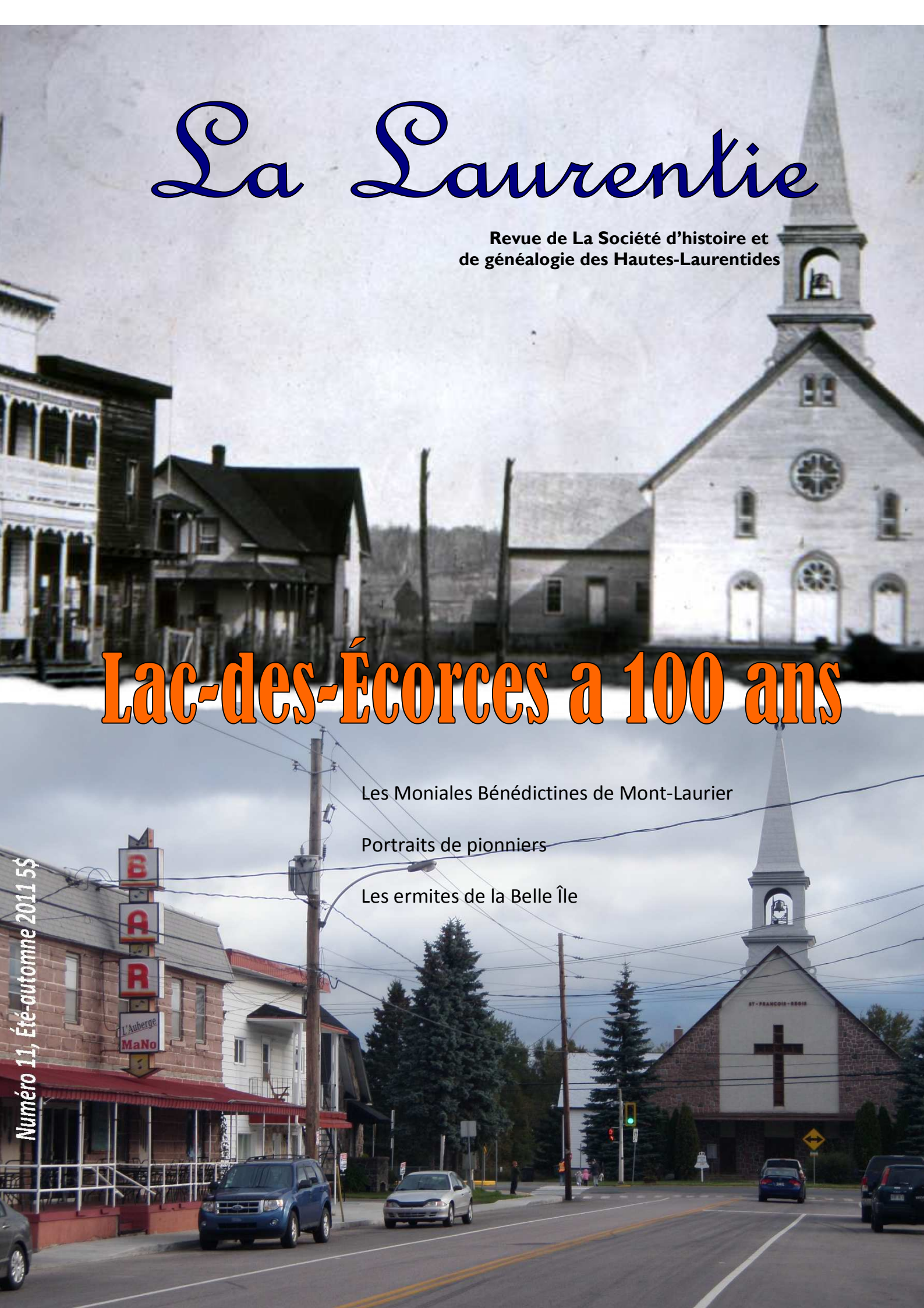
Lac-des-Écorces a 100 ans

Les Moniales Bénédictines de Mont-Laurier

Portraits de pionniers

Les ermites de la Belle Île

Numéro 11, Été-automne 2011 5\$



La Laurentie est publiée 4 fois par année par
La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides
385, rue du Pont, C.P. 153, Mont-Laurier (Québec) J9L 3G9
Téléphone : 819-623-1900 Télécopieur : 819-623-7079
Courriel : soc.hist.mt-laurier@genealogie.org
Site internet : www.genealogie.org/club/shrml/

Heures d'ouverture :

Du lundi au vendredi, de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h.

Rédacteur en chef :

Gilles Deschatelets.

Équipe de rédaction :

Suzanne Guénette, Geneviève Piché, David Saint-Germain
Louis-Michel Noël.

Impression :

Imprimerie L'Artographe.

Conseil d'administration 2010-2011 :

Gilles Deschatelets (président), Shirley Duffy (vice-présidente), Raymond Hamel (trésorier), administrateurs :
Marguerite L. Lauzon, Danielle Ouimet, Lise Lauzon, Paul Fyfe.

Nos responsables :

Généalogie : Louis-Michel Noël, Denise T. Besson
Responsable administrative et webmestre :
Suzanne Guénette
Archiviste : David Saint-Germain
Personne ressource : Denise Florant Dufresne.

Cotisation annuelle :

La cotisation annuelle des membres (25\$) comprend
l'abonnement à *La Laurentie*.

Abonnement : 20 \$ pour les 4 numéros annuels ou
25 \$ pour abonnement de soutien et membership.

Les articles peuvent être reproduits avec mention
de la source, sauf lorsque apparaît le signe ©.
Les opinions émises dans les articles publiés n'engagent
que leurs auteurs et non la Société.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1919-6830

Photo page couverture :

L'Avenue de l'Église de Lac-des-Écorces au début du XX^e siècle et 2011 (Photo David St-Germain).

Sommaire

Propos à l'air libre	3
Des nouvelles de votre Société	4
Dossier Lac-des-Écorces	6
Les frères solitaires du lac Gauvin	11
Joseph-Arthur Plouffe, pionnier de Lac-des-Écorces	13
À la recherche de Dieu : la vie des Moniales Bénédictines de Mont-Laurier	15



*Transport du lait à la fromagerie
d'Honorius Forget, Lac-des-Écorces.
Collection Bernard Plouffe*

Nos chroniques :

Ils ont bâti notre histoire	17
La chronique de l'archiviste	20
Mots croisés et photo mystère	21
Encourageons nos commanditaires	22



Propos à l'air libre

Gilles Deschatelets

«*Je me souviens*», tu parles !

Au printemps dernier, une étude commandée par la Fondation Lionel-Groulx sur la place de l'histoire en général et de celle du Québec en particulier dans la formation de niveau collégial révélait des résultats déplorables. Menée auprès de tous les cégeps et des 296 enseignants en histoire au collégial, l'étude arrivait à cette conclusion : «En 2010, l'histoire demeure le parent pauvre de l'enseignement collégial québécois. L'enseignement de l'histoire du Québec est dans un tel état de déclin que l'on peut parler sans exagération d'un quasi effacement de cette histoire dans les cégeps.»¹

Je cite d'autres constats :

«Parmi les douze grandes compétences censées être acquises par les étudiants à la fin de leur parcours collégial, il n'y a aucune allusion ni à la culture historique des jeunes Québécois ni à leur appartenance à une nation de langue française et de culture distincte en Amérique du Nord.

Dans les 111 pages du descriptif du programme de sciences humaines, le mot « histoire » n'apparaît qu'à un seul endroit, en rapport avec le cours sur la civilisation occidentale et, dans les 182 pages du descriptif de la formation générale commune, le mot « Québec » n'apparaît lui aussi qu'une seule fois, en rapport avec le cours « littérature québécoise ».

La discipline « histoire » n'est présente au niveau collégial que dans le seul programme « sciences humaines » où sont inscrits 23,7 % de l'ensemble des étudiants ; aucun autre programme n'offre de cours d'histoire de sorte que plus de 75 % des jeunes Québécois terminent leurs études collégiales en n'ayant suivi aucun cours d'histoire.

Parmi la minorité qui a accès à des cours d'histoire, la plupart des jeunes ont suivi, en 2008-2009, le cours Histoire de la civilisation occidentale ; moins de 5 % ont suivi un cours d'histoire du Québec.

La place du cours d'histoire du Québec est marginale dans la très grande majorité des établissements collégiaux. Elle occupe en moyenne 10 % de l'offre totale des cours en histoire durant la période 1995-2010 et elle connaît une régression certaine depuis 2005. Cette régression de l'offre des cours en histoire du Québec n'est pas uniquement un phénomène montréalais, qui pourrait s'expliquer par la transformation des clientèles à cause de l'immigration. La marginalisation de l'histoire nationale s'observe dans toutes les régions du Québec.»²

L'histoire de notre peuple repose presque entièrement entre les mains de bénévoles. Devinez combien le gouvernement du Québec donne aux sociétés d'histoire pour conserver notre mémoire collective ? 500\$ par année. Soutien à l'action bénévole qu'ils disent. Tu parles d'un soutien.

Depuis deux ans, je participe à des comités, des colloques, des tables de concertation locales et régionales où on parle de sentiment d'appartenance, d'identité, de fierté régionale. Ce ne sont la plupart du temps que des slogans publicitaires. Pour se définir, il faut savoir d'où on vient. Nous sommes «de lacs et de rivières», de grands espaces et de grande nature, mais nous sommes aussi plus que cela. C'est pourquoi cette revue existe. Et qu'elle parle de nous. Au passé et au présent.

Bonne lecture.

¹⁻² *Je ne me souviens plus*, www.fondationlionelgroulx.org



Des nouvelles de votre Société

«Il était unø fois un øtøit train qui « montait » vørs lø nord... »

Pour ses 20 ans de reconnaissance comme gare patrimoniale par le gouvernement fédéral, la gare de Mont-Laurier se raconte.

Le 24 juin dernier avait lieu le vernissage de notre exposition annuelle portant sur l'historique de la gare de Mont-Laurier, de 1909 à aujourd'hui. Une vingtaine de photos illustrent l'évolution du petit bâtiment original à celui de maintenant : ses abandons successifs, ses renaissances spectaculaires. Les visiteurs peuvent découvrir également une maquette, réalisée il y a quelques années par deux étudiants, Judith Prud'homme et Maxime Bondu.



Le chef de gare Hermas Lamarche et sa famille.

Source : Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides



Le célèbre Curé Labelle, présent pour captiver l'auditoire par sa verve légendaire, était personnifié par M. Gilles Deschatelets, président.

Source : Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides



L'équipe de la Société d'histoire dans leurs beaux habits d'époque: de g. à droite :

Shirley Duffy, vice-présidente, Gisèle Lamarre Lapointe, secrétaire, Marguerite Leblanc Lauzon, administratrice, David St-Germain, archiviste, Raymond Hamel, trésorier, Lise Lauzon, administratrice, Catherine Gagné-Supper, Mlle Godard, Louis-Michel Noël, bénévole, et, derrière, Gilles Deschatelets, président.

Source : Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides

Mlle Godard fait sa tournée !

Depuis de nombreuses années, Mlle Marguerite Godard, institutrice colorée et fille du premier médecin installé au Rapide-de-l'Original en 1901, propose une visite guidée des principaux lieux historiques de Mont-Laurier. Mlle Catherine Gagné-Supper, ayant aimé l'expérience l'année dernière, a posé sa candidature pour revêtir à nouveau cet été la robe et le chapeau de Mlle Godard, au grand plaisir des participants.

D'une durée d'environ 1 heure, le circuit pédestre « Marchons notre histoire » a été un grand succès avec le double de participants de l'an dernier, soit une soixantaine de visiteurs, venus d'aussi loin que Laval, Saint-Jérôme, Sainte-Anne-des-Plaines et de la Gaspésie.



« Notre » Mlle Godard,
Catherine Gagné-Supper.

Source : Société d'histoire
et de généalogie des Hautes-Laurentides



La « vraie » Marguerite Godard avec des élèves
de son école privée, rue Bellerive.
Sont identifiés : Claude Forget, Pierre Paquette,
et Sylvain Labelle.
Collection : Murielle Scott

Festival interculturel de la Lièvre

Le premier festival interculturel de la Lièvre se déroulera à la gare de Mont-Laurier, au 700, rue Vaudreuil, les 28 et 29 octobre prochain. Le festival est présenté en collaboration par les Productions Kwé Kwé et le Cercle des conteurs des Hautes-Laurentides. Les conteurs locaux et un aîné vont faire leur prestation dans la soirée du 28 tandis que celle du 29 est consacrée au conteur franco-martiniquais Franck Sylvestre. Info : Denise Cloutier (623-2897) ou Mélanie Cyr (585-9127).

Qui sauvera les sociétés d'histoire régionales?

Un sous-financement intolérable

Il y a quelques années, lors d'un congrès de sociétés d'histoire québécoises, nous avons pu prendre connaissance — bien partiellement il faut le dire — du budget annuel moyen de ces organismes. Certaines sociétés existaient sans ressources financières ou presque, plusieurs avec un budget de moins de 5000 \$ par année! À peu près aucune société ne bénéficiait de permanents rémunérés et ces organismes avaient souvent peine à se trouver un local pour remiser leurs précieux documents. Une situation de sous-financement intolérable en fait.

D'où venait le pauvre argent de nos sociétés d'histoire régionales? Essentiellement de l'effort laborieux et difficile des membres. (...) Un véritable tiers-monde culturel, pour tout dire.

Un héritage pourtant précieux

(...) les sociétés d'histoire du Québec ont joué un rôle majeur dans les régions québécoises comme sociétés savantes et comme lieu de culture. Elles jouent encore ce rôle, mais pour combien de temps encore? (...)

Qui voudra sauver les sociétés d'histoire régionales? Il faudrait de l'argent. Pas beaucoup au fond. Il faudrait aussi respecter ces lieux culturels et, plutôt que de leur imposer des normes, les aider à surnager. Cet héritage précieux pourrait ainsi peut-être survivre.

Serge Gauthier, président de la Société d'histoire de Charlevoix dans une lettre ouverte parue dans Le Devoir, édition du 8 août 2011

L'actuelle municipalité de Lac-des-Écorces est née de la fusion, en octobre 2002, des municipalités de Beaux-Rivages, Lac-des-Écorces et Val-Barrette. Elle emprunte son nom au lac du même toponyme, lui-même inspiré de la magnifique forêt de bouleaux qui borde ses rives. La municipalité de Lac-des-Écorces célèbre cette année le centième anniversaire de sa création.

Les pionniers

Les premiers colons à s'installer dans le bassin versant de la rivière Kiamika le font dans le canton du même nom près de l'endroit où cette dernière se déverse dans la rivière du Lièvre. Progressivement, les nouveaux arrivants remontent le lac des Écorces et le lac Vert, aujourd'hui le lac Gauvin.

Le premier à s'installer près du lac des Écorces, secteur Beaux-Rivages, est Pierre Plouffe qui arrive de Sainte-Agathe, en décembre 1893, avec son fils Joseph. Ils commencent à défricher des lots près de l'embouchure du lac et de la rivière Kiamika (Montée Plouffe). Les fils de son frère Léon viennent les aider.



Édouard Paquette et Palmire Guindon.
Source : Luc Paquette



Pierre Plouffe et Céline Bourguignon.
Source : Luc Paquette

En 1895, Édouard Paquette arrive de Bay Mills au Michigan et défriche le lot 11 qui deviendra le futur village de Lac-des-Écorces. Il avait épousé Palmire Guindon, le 25 août 1879, à Sainte-Agathe, et avait quitté pour les États-Unis. C'est la première famille à s'installer dans le village.

Dans le secteur de Val-Barrette, d'abord appelé Picardie, la famille de Thomas Brunet arrive de Thurso, en 1894, et défriche un lot situé près de l'actuelle rue du Domaine. C'est la première famille à s'y installer.

Puis viendront les familles d'Adélarde Lachaine, de Wilfrid Lortie et de Dosithée Ouimet (1896); de Léon Plouffe (1897). Parmi les autres familles pionnières : les Allard, Beauchamp, Bélair, Bigras, Brosseau, Campbell, Charbonneau, Chayer, Cloutier, Côté, Courcelles, Daoust, David, Desjardins, Desrochers, Dorion, Filiatrault dit Saint-Louis, Forget, Godin, Godon, Guindon, Gunville, Jolicoeur, Latreille, Lauzon, Legault, Lortie, Martin, Massy, Mc Guire, Miron, Nantel, Pauzé, Piché, Pilon, Prud'homme, Saint-Amour, Taillon, Tessier, Therrien, Turpin, et autres.

Ces familles vivent, dans des conditions très difficiles, d'un peu de culture, de chasse, de pêche et du commerce du bois.

Historique des municipalités

Le territoire de la municipalité actuelle de Lac-des-Écorces est le même que celui de l'ancienne municipalité de Campbell-Est créée en 1911. Elle avait été détachée de la municipalité de Campbell créée en 1900. Les registres de la nouvelle municipalité, qui comprend une partie des cantons de Campbell, Rochon, Moreau et Boyer, commencent en janvier 1911. Le lundi 27 mars suivant se tient la première assemblée du conseil municipal comprenant les conseillers Elzéar Brosseau, Thomas Brunet, Joseph Forget, Joseph Lauzon, Wilfrid Legault, Joseph Plouffe et Pierre Lortie que ses pairs élisent maire. Armand Legault est nommé secrétaire. Les assemblées du conseil ont lieu chez Dosithee Ouimet. Coût de location du local : 2\$ par mois.

Le 28 juillet 1914, les citoyens de Picardie obtiennent de constituer la municipalité de Val-Barrette en se détachant de Campbell-Est. Le premier maire est Zéphirin Barrette et les conseillers sont Thomas Brunet, Georges Chartrand, Henri-A. Chevrier, Mestraïm Cloutier, Sergius Énard et Gédéon Fournier.

En 1953, la municipalité de Campbell-Est devient Lac-des-Écorces. Cette même année, une sécheresse sévit dans la région et l'aqueduc privé ne peut plus fournir l'eau nécessaire. Une étude propose d'installer un système d'aqueduc pour les contribuables résidant près du village ; toutefois, la note devrait être payée par toute la population, même celle qui ne serait pas desservie. Cette idée sera rejetée par la majorité lors d'un référendum. Pour installer le dit système, on en vient à la conclusion que le village doit devenir autonome. Il y aura donc scission et création de deux municipalités : Lac-des-Écorces Village et Lac-des-Écorces Paroisse. Lors d'un deuxième référendum, la majorité des contribuables du Village refusent la construction d'un réseau d'aqueduc en raison de son coût jugé trop élevé. Le gouvernement du Québec forcera, par décret, la municipalité à faire ces travaux contre la volonté de la population.

Le 17 mars 1984, Lac-des-Écorces Paroisse reçoit l'approbation du ministère des Affaires municipales de changer son nom pour Beaux-Rivages. Les noms des deux municipalités sont trop

semblables et il y a souvent des erreurs dans la livraison du courrier. En 2002, se fera la fusion des municipalités de Beaux-Rivages, Lac-des-Écorces (village) et Val-Barrette. La nouvelle municipalité portera les trois noms avant de retrouver, l'année suivante, son nom de Lac-des-Écorces.

2011 marque le centenaire de la municipalité originelle.



Rue principale de Lac-des-Écorces, 1914.
Source : Collection Cécile Bélanger

Services religieux

Les services religieux de la nouvelle mission de Lac-des-Écorces, fondée en 1897, étaient assurés par un prêtre missionnaire, Augustin Desjardins, curé du Rapide-de-l'Original. Il raconte :

« Quelques-uns de cette colonie se rendirent au Rapide-de-l'Original pour faire leurs Pâques. Ils étaient venus en raquettes de 7,8, et 9 milles. Ils se plaignirent de l'impossibilité ou au moins de la grande difficulté où ils étaient d'amener leur femme et leurs enfants afin de leur permettre d'accomplir leur devoir pascal. Ils avaient appris que je disais la messe dans des maisons privées au sud du lac des Écorces. Ils me demandèrent d'en faire autant pour eux, ce à quoi je consentis de grand cœur.

En retournant, ils firent des entailles sur les arbres de la forêt (blazes). La semaine suivante, en suivant ce tracé, j'arrivai chez un colon qui venait d'amener sa famille : M. Léon Plouffe. Je reçus chez lui une franche hospitalité. Je continuai ensuite jusqu'à mon départ (1901) à donner la messe à cette mission deux ou trois fois par mois. Je m'y rendais à travers la forêt quand je partais du Rapide-de-l'Original ; ou par canot en traversant le lac Vert et le lac des Écorces quand je passais par Saint-Gérard (Kiamika). »¹.

¹ Récit d'Augustin Desjardins pour *Notes historiques sur Mont-Laurier, Nomingue et Kiamika* de Maurice Lalonde.

En 1898, Augustin Desjardins fait le premier recensement de la région et dénombre une cinquantaine de familles établies le long de la rivière Kiamika depuis Saint-Gérard-de-Montarville (Kiamika) jusqu'en haut du lac des Écorces. En 1899, les colons demandent la construction d'une chapelle; ce que le curé Desjardins appuie avec joie. Mais il faut choisir un site. Le jeune curé, qui a vécu la querelle entourant le choix d'un site au Rapide-de-l'Original, craint que la situation se répète. Il porte son choix sur une partie du lot 11 dans le rang sud-est et, sitôt, son inquiétude se confirme : une chicane éclate entre les colons. Mgr Thomas Duhamel, évêque du diocèse d'Ottawa, demande alors au curé Ouimet de Saint-Jovite de trancher. C'est lui qui avait aussi arbitré le conflit au Rapide-de-l'Original. Il donne raison au jeune curé. Édouard Paquette fait don de 8 arpents de terre faite et Joseph Lauzon de 12 arpents en bois debout pour le futur site de la chapelle ouverte aux paroissiens en 1901.



La chapelle, le presbytère et la future église.
Source : Luc Paquette

Après leur requête d'un temple, les colons demandent à leur évêque, lors de sa visite, en 1901, la nomination d'un curé résident. Jugeant la mission trop peu populeuse, Mgr Duhamel attendra jusqu'en 1907 pour nommer le premier curé, Joseph-Eugène Coursol. Entretemps, Joseph-Alphonse Génier, curé du Rapide-de-l'Original, a succédé au prêtre Desjardins comme missionnaire. Le nouveau curé fait construire un presbytère près de la chapelle dès son arrivée. En 1908, Mgr Duhamel approuve la construction d'une véritable église qui sera érigée sur les bords de la rivière Kiamika et bénie le 21 octobre 1909. La paroisse – comme la mission – est mise sous la protection de Saint-François-Régis.

En 2007, les communautés catholiques de Lac-des-Écorces et de Chute-Saint-Philippe sont fusionnées pour former la nouvelle paroisse de Notre-Dame-de-la-Rive.

Éducation

Située sur le site de l'actuel parc Édouard-Paquette, la première école ouvre ses portes en 1904. Marie Piché, épouse d'Aldéric Plouffe, y fait les premières classes. Les élèves les plus vieux devaient aller chercher l'eau dans un ruisseau situé à un arpent; leur autre jeu principal était d'essoucher la cour de récréation pour permettre les «vrais» jeux. Pas de transport organisé non plus :

« On avait un mille et demi pour aller à l'école et on faisait le trajet à pieds. En hiver, le chemin était ouvert seulement avec un rouleau. On était chaussé de petits *rubbers* avec seulement des bases de coton. Dans les gros froids, on s'arrêtait à mi-chemin chez un monsieur Carrière pour se réchauffer. On arrivait à l'école à moitié gelés. Il nous arrivait plusieurs fois de manquer l'école à cause des tempêtes. A l'école, il y avait un gros « box stove ». Il arrivait même que la maîtresse ne faisait pas la classe parce qu'il faisait trop froid. »²

Une autre école sera construite sur la terre de Xavier Saint-Amour. Sa construction et celle du hangar ont été confiées à un monsieur Allard pour la somme de 700 \$.

En 1913, la commission scolaire loue une maison privée, construite en bois ronds, située sur le lot 30 du rang Sud-Est. On la décrit ainsi : « Dans cette école, l'ameublement comprenait des bancs et des pupitres faits à la main; des pupitres sans tiroirs, genre d'appui-livres. L'eau nous venait d'une pompe à bras à côté de laquelle il y avait un banc pour recevoir la chaudière. Il y avait une tasse accrochée à un clou au mur, cette tasse servait pour tous les élèves. Il n'y avait pas de toilettes dans la maison, elles étaient en plein air. »³

Au printemps suivant, la Commission scolaire construit une véritable école sur le lot 29 en face de la maison de Wilfrid Pauzé.

² Familles de Lac-des-Écorces : Hervé Saint-Amour, p. 182.

³ Familles de Lac-des-Écorces : René St-Louis, p. 200.



Élèves de l'école de Lac-des-Écorces (à droite), en 1923.
Collection Bernard Plouffe

Magasins généraux

En 1896, Arthur Lortie fils construit un petit camp près de la rivière Kiamika, sur le lot 10 du rang sud-est, qui deviendra le premier magasin général. Assurant d'abord lui-même le transport de ses marchandises depuis Labelle, il en charge ensuite des colons qu'il paie aux cent livres. Il opérera son magasin pendant environ 35 ans.

Joseph-Arthur Plouffe père construit, en 1898, un magasin général et un moulin à scie (près du Ranch El-Ben aujourd'hui). Il achète ensuite l'hôtel du village qu'il ne conserve que quelque temps. Il revient alors sur son lot de colonisation et bâtit un second moulin à scie. «Il faisait de la planche, il avait aussi un moulin à farine et il faisait de la moulée et de la farine de sarrazin. Il faisait aussi du bardeau. Je me souviens que, durant la guerre 14-18, le bois se vendait très bien, surtout le bois carré. (...) Mon père vendait son bois à Trois-Rivières chez Michelin, fabricant de cercueils.»⁴

En 1908, Elzéar Brosseau achète du curé Coursol un terrain et un magasin en face de l'église qu'il alimente avec les surplus du magasin de son père à Huberdeau. Bientôt, il transforme le magasin en épicerie et en boucherie. En 1948, Charles Brosseau achète le magasin de son père.

Signalons aussi le magasin d'Arthur Legault, en face de l'hôtel ; celui d'Ovila Paquette face au parc actuel et l'épicerie de David Pilon qui faisait aussi le tour des rangs pour vendre sa viande de chevreuil, entre autres.

⁴ Familles de Lac-des-Écorces : Wilfrid Lortie, p. 98.

Moulins à scie

On accorde la construction du premier moulin à scie dans les limites du village à Rod Painchaud. Quelques années plus tard, à l'été 1919, Elzéar Brosseau et Camille Beaubien achètent le moulin des Langevin de Saint-Jean-sur-le-lac, le démolissent et le transportent, avec des chevaux, sur une distance de 20 milles, au rapide Desjardins. Le moulin entre en opération l'automne suivant. À compter de 1921, M. Brosseau, désormais propriétaire unique, maintiendra le moulin en activité jusqu'à sa vente en 1956.



Moulin à scie Rod Painchaud, sur le bord de la Kiamika.
Source : Angèle Desrochers Guindon

Restaurants

Les premiers restaurateurs furent Joseph-Arthur Lortie père, vers 1910, Wilfrid Legault qui tenait restaurant et magasin et David Pilon qui tenait restaurant et magasin de linge. Maxime Guindon ouvrit, en 1937, un restaurant qu'il déménagea, en 1941, en face de l'hôtel; son épouse cuisinait pendant qu'il faisait des coupes de cheveux à 20 cents et la barbe pour 10 cents.



2^e restaurant de Maxime Guindon.
Collection Angèle Desrochers Guindon

On possède peu de renseignements sur les premiers établissements hôteliers de Lac-des-Écorces. Un permis sera accordé le 2 mars 1903 à Dieudonné Latreille pour un hôtel bâti dans le village. On sait que Napoléon Bélanger y aurait ouvert un hôtel car il reçut, paraît-il, une sévère sermonce pour avoir vendu de la boisson le dimanche. Il fut également averti de ne plus en vendre aux mineurs.

L'établissement le plus remarquable fut le Red Pine, le Manoir des Pins rouges. Construit sur les bords du Lac des Écorces en 1929, il recevait de nombreux touristes canadiens et américains. Gustave Sabourin, hôtelier de Mont-Laurier, en était le propriétaire. L'hôtel offrait une quarantaine de chambres, une salle à dîner, un grand hall, une salle de danse, cinq chalets, un court de tennis et un entrepôt pour canots et chaloupes. Facile d'accès, il était à un mille à peine de la gare de Brunet sur la ligne du Canadien Pacifique. Le Manoir procurait aux touristes l'avantage de pratiquer, presque sur les lieux mêmes, leurs sports favoris : pêche, chasse, canotage, natation ou tennis.



Le magnifique Manoir des Pins rouges.
Collection Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

En 1929, Gustave Sabourin demande l'appui des conseils municipaux de Mont-Laurier et de Campbell pour obtenir l'aide du ministère de la Voirie pour construire une nouvelle route conduisant à son hôtel. Il fait construire une ligne électrique vers la même époque et obtient un permis de vente de bière et de vin pour les cinq mois de la belle saison, de mai à septembre.

Les Jésuites se portent acquéreurs du Manoir des Pins Rouges en 1941 et en font une maison de villégiature pour les séminaristes de leurs trois collèges au Québec. En 1964, il est vendu à la Congrégation des Sœurs Sainte-Croix et, en 1990, il est acquis par un propriétaire privé. Il sera démoli en 1992.



Salle de réception du Manoir des Pins rouges.
Fonds Studio Alcide Boudreault

* M. Luc Paquette prépare un volume sur Lac-des-Écorces et ses familles dont la sortie est prévue au printemps 2012.

Bibliographie :

Livres :

NORMAND, Lionel, *Histoires de familles Lac-des-Écorces, vol.1, 1976 et vol.2, 1982*, 318 p.

SIMARD, Fernand, *Mont-Laurier : 100 ans d'histoire*, monographies dactylographiées en 3 volumes, 1985.

Journaux :

COMITÉ DU 75^e, *75^e anniversaire de Lac-des-Écorces Paroisse*, L'Écho de la Lièvre, 23 novembre 1986, p.S-2-3.

BOYER, Gilles, *L'histoire des gens d'ici*, Cahier historique de la MRC d'Antoine-Labelle, Le Choix, 31 janvier 2003, p.18.

Brochure :

CASTONGUAY, Fabienne, *Guide d'interprétation du parc linéaire Le P'tit Train du Nord*, MRC d'Antoine-Labelle, 2007, 52p.

Sites Internet :

www.mrc-antoine-labelle.qc.ca

www.lacdesecorces.ca/ (textes et recherches de Luc Paquette)

Entrevue :

Jean-Guy Sabourin, entrevue réalisée en janvier 2010, Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.



Les frères solitaires du lac Gauvin

par David St-Germain

Collaboration spéciale : Luc Paquette

Face aux frustrations et malheurs de la vie moderne, qui n'a pas rêvé de partir vivre seul sur une île loin des soucis et des épreuves? Ce rêve idyllique a été réalisé par deux frères célibataires de la région, James et Louis Prud'homme, au Lac Gauvin.

James Prud'homme (1887-1966), fils de Martin Prud'homme et Julie Bélisle établis au Lac des Écorces en 1913-1914, a passé sa jeunesse en bordure du Lac Gauvin et a toujours rêvé de posséder la Belle île, la seule île du lac. En 1942, son rêve devient réalité : il achète l'île de 35 acres et y habite seul pendant 7 ans. En 1949, son frère Louis (1896-1971) vient le rejoindre après avoir passé sa vie comme cuisinier et commis à l'entretien des baraques et bâtiments militaires du service féminin de l'armée canadienne pendant la deuxième guerre mondiale. Les deux frères vécurent de nombreuses aventures sur l'île. Son aménagement ne s'est pas fait tout seul : construction du quai en pierre qui demandera deux ans d'effort, le déplacement d'une roche de plusieurs tonnes qui nuisait à la cour, à l'aide d'un « arrache-souche à crémaillère », à raison de quelques pouces à chaque essai sur une distance de plusieurs verges.

La présence des ours était également à surveiller. Il existe plusieurs anecdotes d'ours ravageant le champ de maïs ou la réserve de glace contenant les stocks de viandes. Afin de palier au problème, ils ont construit de nombreux pièges. L'un d'eux consistait en un appât suspendu au-dessus de la glacière relié au poignet de l'un des frères. Lorsque l'ours attrapait l'appât, le mouvement de la corde éveillait le dormeur qui n'avait qu'à saisir sa carabine et aller à la rencontre de l'intrus. On imagine le reste.



Ci-haut : James Prud'homme présente son moulinet à pêche fabriqué d'éléments récupérés : pied d'un hache-viande, roues d'engrenage d'un ancien phonographe, et autres.

À droite : Louis et James Prud'homme debout sur une souche de 5 pieds de diamètre. Les deux frères produisent 75 gallons de sirop d'érable par année.

Bien entendu, l'isolement apporte de nombreux inconvénients mais la nécessité est la mère de l'invention. Ainsi, en utilisant le pied d'un hache-viande domestique, deux pièces de fer forgé provenant d'une voiture de trait, deux rondelles taillées à même un godendart, les roues d'engrenages d'un phonographe et une poignée de portière d'automobile, ils fabriquent un moulinet à pêche. Ils improvisent également des soins dentaires à l'aide d'un bâtonnet et un fil de pêche : la dent malade est reliée au bâtonnet par le fil et le bâtonnet est appuyé sur une molaire. Il suffit d'abaisser l'outil dans le sens contraire de la dent et l'effet de traction l'arrache.

Malgré tous les soucis, l'île a donné aux frères une bonne qualité de vie «...nous en avons eu [sic] de toutes les couleurs, et toujours notre amour de la tranquillité et de notre île nous a empêcher [sic] de sombrer dans le découragement. »¹



¹. Nous ne connaissons pas la provenance de l'article dont est inspiré ce portrait. L'auteur en est C. Bouchard et les photos sont de J.-P. Laliberté.

Généalogie de Joseph-Arthur Plouffe

Antoine Blouf

Geneviève De Mets
Saint-Martin, Paris, Ile-de-France

Jean Blouf

24 juin 1669, Montréal

Madeleine Guilleboeuf
(Nicolas & Madeleine Vavillin)
(Rouen, Normandie)

François Plouffe

30 mai 1695, Montréal

Catherine Le Bon (Bon)
(Pierre & Michelle Duval)

Pierre Plouffe

11 janvier 1723, Saint-Laurent, Montréal

Marie-Josephte Ericher
(Jacques & Marie Joffrion)

Charles Plouffe

18 janvier 1751, Saint-Vincent-de-Paul

Marie-Cécile Berthiaume
(Pierre & Marie Pépin)

Michel Plouffe

4 février 1783, Saint-Martin, Ile-Jésus

Marie-Louise Graton
(Louis & Marie-Judith Chartrand)

Joseph Plouffe

13 février 1816, Saint-Martin, Ile-Jésus

Marie-Elizabeth Lachaine
(Jean-Pierre & Marie-Amable Gauthier)

Joseph Plouffe

21 novembre 1836, Sainte-Scholastique

Julie Pagé
(Godefroy & Françoise Matte)

Joseph Plouffe

12 avril 1869, Saint-Jérôme

Céline Brosseau
(Cyprien & Edwidge Hébert)

Joseph-Arthur Plouffe

1^{er} mariage
18 février 1895, Montfort, Argenteuil

Mary Aquin
(Moïse & Clémentine Gauthier)

2^e mariage
31 août 1900, Rapide-de-l'Orignal

Amanda Plouffe
(Pierre & Céline Bourguignon)



Joseph-Arthur Plouffe, pionnier de Lac-Des-Écorces

par Louis-Michel Noël

Joseph-Arthur Plouffe, fils de Joseph Plouffe et de Céline Brosseau, est né en 1873. Il a été baptisé à Saint-Jérôme par le curé Labelle lui-même. Ce dernier aurait déclaré à ce moment : « Je viens de baptiser un autre colon pour le nord ». Il ne se trompait pas car vingt-cinq ans plus tard Joseph-Arthur venait s'établir avec sa jeune épouse sur les bords du Lac des Écorces.

Ceux qui l'ont bien connu s'entendent pour le décrire comme un homme sympathique, sérieux, renfermé à l'occasion, mais qui aimait beaucoup rire, et surtout qui avait le sort des siens à cœur.

Avant son arrivée dans notre région, il avait travaillé pour son père qui opérait un hôtel et un magasin général à Saint-Sauveur-des-Monts. Il avait été aussi conducteur sur les chemins de fer pour la compagnie du Grand Tronc sur la ligne Montréal-Montfort.

Il avait épousé en février 1895, à Montfort, dans le comté d'Argenteuil, Mary Aquin, d'origine irlandaise. Atteinte d'une maladie pulmonaire, c'est en partie la raison de leur installation au lac des Écorces, afin qu'elle puisse respirer de l'air pur. Une belle preuve d'amour et d'attention mais malheureusement, elle décède en 1897, sans avoir eu le temps d'avoir un enfant. Elle fut inhumée dans le cimetière de Kiamika, le plus près du lac des Écorces à cette époque.

Joseph-Arthur épouse en deuxièmes noces Amanda Plouffe, le 31 août 1900, à Notre-Dame-de-Fourvière, au Rapide-de-l'Original (Mont-Laurier). Quoiqu'il figure dans les registres de cette paroisse, le mariage eut probablement lieu au Lac des Écorces, chez M. Léon Plouffe, comme il arrivait fréquemment, célébré par l'abbé Desjardins, curé de Rapide-de-l'Original. Amanda Plouffe est la fille d'un autre couple de pionniers de Lac-des-Écorces (secteur Beaux-Rivages), Pierre Plouffe et Céline Bourguignon (dont le père était un compagnon de Jos Montferrand), arrivés en 1893.

Joseph-Arthur achète deux lots de Michel Valade-Paquette, à peine défrichés, situés entre le lac des Écorces et le lac Gauvin. La situation géographique de sa terre le favorise puisqu'il a accès à deux sources d'eau. Il s'y installe dans une petite maison en pièces sur pièces. Il y sème du foin et du sarrasin, possède alors un cheval, une vache et deux roues.

La terre rapportant bien peu, Joseph-Arthur, en homme entreprenant, décide d'ouvrir un magasin général afin d'améliorer ses revenus et d'accommoder les colons voisins. Mais il ne lui est pas aisé de se procurer les marchandises puisqu'il lui faut se rendre à Labelle. Il fait un petit portage qui le conduit au lac Gauvin, de là il traverse le lac pour arriver chez un cultivateur où il loue une voiture pour se rendre à Labelle par le Chemin Chapleau. Une distance de 52 milles qui peut lui prendre jusqu'à quatre jours. En revenant, il traverse sa marchandise en chaloupe. Sa femme se rendait à l'endroit où il devait arriver, emportant avec elle un cheval attaché à un gros traineau (qu'on l'appelait « suisse »), attachait le cheval à un arbre et laissait un fanal allumé avant de retourner à sa maison s'occuper de son bébé. L'arrivée du chemin de fer jusqu'au village est considérée comme une bénédiction. Plus besoin de faire cinquante-deux milles sur des chemins à peine carrossables; Joseph-Arthur se rend à la gare pour récupérer les marchandises pour le magasin.

Il échange des fourrures aux Amérindiens pour de l'épicerie. On peut retracer dans le volume écrit par le curé Normand sur les familles de Lac-des-Écorces, l'évolution des prix, depuis son premier magasin en 1900, jusqu'en 1976. Les œufs se vendent alors 18¢ la douzaine et les clous à planches 6¢ la livre.

Après avoir tenu l'hôtel du village quelques temps, Joseph-Arthur revient sur sa terre et construit une petite scierie, sur les lieux de l'ancien barrage de la compagnie Ross, qui fonctionne avec une turbine à l'eau provenant du ruisseau de la Loutre. Ce nom fut donné par les Amérindiens au ruisseau qui fait

passer l'eau du lac Gauvin au lac des Écorces parce que ces animaux voyageaient d'un lac à l'autre.

Il n'était pas facile pour la compagnie forestière de faire flotter le bois sur ce ruisseau très agité. « Ces années-là, la compagnie (Ross) coupait seulement le pin de première qualité. Il ne fallait pas que le billot ait plus de deux nœuds sur une longueur de treize pieds. Les billots étaient coupés de cette longueur pour qu'il en reste au moins 12 pieds rendus à l'usine de Buckingham, parce que les bouts s'usaient sur les roches dans le parcours. »¹

Le moulin à scie de Joseph-Arthur opère avec une scie de long, appelée « échasse ». Puis il installe une scie ronde. Il opère aussi une moulange à grains, une machine pour faire de la farine de sarrazin et une autre pour fabriquer du bardeau. Les colons paient généralement en nature car l'argent est bien rare. Ses fils y travaillent dont Claude qui l'opère jusqu'en 1969, année où il la débâtit pour la reconstruire chez lui.

Avec Léon Plouffe et quelques autres concitoyens, Joseph-Arthur construit une fromagerie dans la montée des Plouffe.

Joseph-Arthur a à cœur l'instruction de ses enfants. En 1922, il vient établir un magasin général au village afin de faciliter leur vie car ils n'ont plus à marcher trois milles pour se rendre à l'école. De plus, il a des problèmes de santé, des rhumatismes le font souffrir.



Joseph-Arthur, ses fils Claude et Jean-Louis.
Source : Luc Paquette

Comme tous les hommes de l'époque, Joseph-Arthur doit tout faire de ses mains : des patins pour sa voiture de travail, sa babiche pour coudre le cuir; il répare lui-même ses harnais.

La famille vit un drame peu après son arrivée au village : la maison, les granges, l'étable, les remises, la bergerie, le poulailler, la machinerie, les attelages, tout part en fumée lors d'un incendie.

L'implication de Joseph-Arthur Plouffe dans son milieu est importante. Il est président de la Commission scolaire de Lac-des-Écorces et conseiller municipal pendant vingt-cinq ans. Il est polyglotte : il parle le français, bien sûr, mais aussi l'anglais, l'italien et l'espagnol. Il joue du piano, du violon et du cornet.

Le couple Joseph-Arthur et Amanda Plouffe a 10 enfants dont certains meurent en bas âge. Parmi les survivants : Lucille (Félix Gunville), Simone (Wilfrid Lortie), Joseph-Arthur jr (Agathe Lachaine), Lothée (Arcade Champagne), Jean-Louis (Germaine Tétrault), Claude (Maria Saint-Pierre), Hortense (Pierre Lachaine), et enfin Marcel (Marie-Anne Saint-Louis).

Joseph-Arthur Plouffe décède en 1942 et son épouse cinq ans plus tard.

Le couple de pionniers fait vraiment partie de ceux qui ont façonné le visage de Lac-des-Écorces. Quoique certains soient partis « pour la grande ville », leurs descendants habitent toujours la région et font que la famille Plouffe a encore aujourd'hui une action dynamique sur la vie de leur communauté.

¹ NORMAND, Lionel, *Histoires de familles Lac-des-Écorces*, vol.1, 1976 et vol.2, 1982. Famille Joseph-Arthur Plouffe, p.144.

Source : NORMAND, Lionel, *Histoires de familles Lac-des-Écorces*, vol.1, 1976 et vol.2, 1982, 318 p.
Famille Joseph-Arthur Plouffe, p. 143-154.
Famille Wilfrid Lortie, p. 98-101.

À la recherche de Dieu :

la vie des Moniales Bénédictines de Mont-Laurier

par Geneviève Piché

Les Moniales Bénédictines de Mont-Laurier, au nombre de quinze, quittent cette année leur monastère pour trouver refuge à Saint-Hyacinthe. Leur départ concrétise la fin d'une époque et l'heure est donc venue de leur rendre hommage.

Par l'entremise de cette courte chronique, soulignons l'œuvre de ces religieuses contemplatives, qui auront entretenu, pendant plus de 75 ans, une tradition et une culture exemplaires et qui auront offert refuge et encouragement à tous les habitants qui en avaient besoin.

L'aventure débute en 1934, alors que huit Sœurs adoratrices du Précieux-Sang quittent Nicolet pour venir s'installer dans le diocèse de Mont-Laurier, sous le patronage de Monseigneur Joseph-Eugène Limoges. Elles apportent avec elles une tradition vieille de plusieurs siècles, une vie d'abstinence consacrée à la prière et à l'adoration. Bien vite, huit autres postulantes, de la région cette fois, se joignent à la communauté du petit monastère, situé dans l'ombre de la cathédrale. Attirées par l'Ordre de Saint-Benoît, les sœurs adoratrices entreprennent bientôt des démarches auprès du Vatican pour finalement obtenir en 1949 le statut des Moniales Bénédictines du Précieux-Sang. En 1952, devant la popularité de leur œuvre, les Moniales déménagent dans l'imposant prieuré que l'on connaît aujourd'hui, qui deviendra neuf ans plus tard une abbaye, situé au cœur de la ville lauriermontoise sur un splendide domaine de dix-sept arpents.

La vie de ces religieuses cloîtrées a suscité bien de la curiosité au fil des générations. Et pourtant, elle est centrée sur la simplicité même, calquée sur la Règle de Saint-Benoît : « *Ne rien préférer à l'amour du Christ* » (Règle de Saint-Benoît, ch. 4). Selon cette même règle, les monastères des communautés bénédictines doivent être en mesure de fournir tout le nécessaire pour y vivre sans avoir recours à l'extérieur. Les journées des Moniales Bénédictines de Mont-Laurier, divisées selon trois temps (sommeil, travail, prière), s'articulent donc autour d'ateliers d'art, d'artisanat, de reliure, d'ébénisterie, de travail du cuir, de fabrication de chocolat, de pain d'autel et de fromage de chèvre. Les religieuses veillent également à élever leurs chèvres et leurs poules, à entretenir leurs jardins, leurs potagers et leurs ruches. L'entière population du diocèse a profité de leur labeur, non seulement en achetant leurs produits, mais également en leur acheminant des demandes de prières pour secourir un proche ou aider à la guérison. L'abbaye s'est également distinguée au niveau musical. Le père Dom Georges Mercure (1905-1995), qui a été leur chapelain pendant plus de vingt ans, a instauré une tradition de musique grégorienne qui a perduré

tout au long de leur existence, envoûtant quiconque pénétrait leur sanctuaire pour assister à la messe.

Chaque moniale, tout en étant retirée du monde, apportait ainsi une contribution toute particulière à la vie communautaire de la paroisse. Ces femmes pouvaient trouver, dans l'habit religieux et son monde, et une vie consacrée à la

recherche de Dieu, des défis à relever, du moins l'a-t-il été pour plusieurs d'entre elles.

Progressivement, en raison de leur âge et du peu de relève, les Bénédictines de Mont-Laurier ont dû cesser la majeure partie de leurs activités. Les lauriermontois(es) qui ont connu cette période en gardent toutefois un souvenir impérissable.



La magnifique abbaye des Moniales, avant l'agrandissement, sur le boulevard Albiny-Paquette.



Des Moniales heureuses de rencontrer les visiteurs lors de la commémoration de leur 75^e anniversaire d'arrivée, en juin 2009.
Collection Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides



À gauche : la maison du noviciat : cellules, salles de conférence et de travail.
Au centre : l'atelier d'ébénisterie, à droite la galerie grillagée de l'ouvrier.
Source : *Les Moniales Bénédictines de Mont-Laurier*



La Moniale bergère et son troupeau dans la chèvrerie.
Source : *Les Moniales Bénédictines de Mont-Laurier*

Sources :

Les Moniales Bénédictines de Mont-Laurier, Abbaye du Mont-de-la-Rédemption, 1984, 47 p.
DeBlois, Natalie, *Une vie heureuse dans la prière et la reclusion*, L'Écho de la Lièvre, 12 juin 2009.
Coursol, Luc, *Les moniales bénédictines*, Le Courant des Hautes-Laurentides, 20 juillet 2011.



Ils ont bâti notre histoire

par Suzanne Guénette

Sem Lacaille, bourgeois de Nominique

Louis Sem (Samuel) Lacaille habite Saint-Henri lorsqu'il épouse Malvina McDuff, le 7 avril 1882. Ingénieur civil, il a travaillé, entre autres, pour la Shawinigan Water & Power et a construit de nombreux édifices publics. En 1903, il se porte acquéreur de 32 lots situés sur les bords du grand Lac Nominique, dans le canton Loranger. Il s'y installe avec sa femme et leurs enfants : Arthur, Samuel, Honorina, Malvina, Alfred et Louis.

La même année, il dessine lui-même les plans de l'usine qu'il projette de bâtir sur ses lots. Avec un procédé nouveau à l'époque, il veut produire des panneaux de contreplaqué à partir de bois franc, merisier et autres. Mais les coûts de construction dépassent ses prévisions, il doit se résigner à retourner sur le marché du travail pour amasser les sommes nécessaires. En 1904, il débute sa production et son premier livre de comptes, retrouvé, remonte au 1^{er} juin 1904. L'usine assemble par collage, en lames minces à fibres opposées, des panneaux de bois découpés par une scie dérouleuse. Rapidement, il emploie une soixantaine d'hommes et vend ses produits au Québec, en Ontario et aux États-Unis. Homme d'action et infatigable travailleur, il est le premier producteur de contreplaqué au Canada et son entreprise est en pleine expansion.

Il installe son propre réseau électrique qui fonctionne à la vapeur grâce à de puissantes dynamos. L'usine fabrique, en plus du contreplaqué, des bancs d'église (dont ceux de la première cathédrale de Mont-Laurier) et des portes. A cette usine, s'ajoutera un moulin à scie. Généreux pour ses employés, il leur construit des maisons pour les loger et leur donne un salaire de 1,50 \$ par semaine.

¹ *Nominique 1883-1983 100 ans d'histoire, 100 ans de vie*, COLLECTIF, Comité des Fêtes du Centenaire de Nominique, 1983, p. 370.

En 1906, il construit dans ses ateliers un bateau de 40 pieds de longueur, doté d'un moteur de 100 forces qu'il nomme *Lacaille*. Cette puissance lui permet de traîner une énorme quantité de bois sur le lac jusqu'à son usine.



Sem Lacaille.

Source : Information du Nord, 16 octobre 2004

Il est élu maire du comté de Loranger de 1910 à 1917 et, lorsque Bellerive se détache du canton, il en devient le premier maire et restera en poste jusqu'en 1928. Il construira une école au village dont il paie l'entretien, le chauffage et le salaire de l'institutrice. On raconte qu'il aurait aidé des conscrits en fuite lors de la première guerre mondiale. Il « (...) hissait des drapeaux au sommet des tours de son château pour signaler aux conscrits déserteurs la présence de la Police Provinciale dans les parages. »¹

Grand ami du premier ministre Wilfrid Laurier, en fonction de 1896 à 1911, il décide de lui construire une résidence à la mesure du personnage, un château seigneurial. Mais Laurier, âgé, refuse son offre. Un peu déçu de la décision de son ami, Sem décide d'y habiter avec sa famille. Ce château de trois étages, de style français, construit en granit rouge de la région, en pierre grise et en brique rouge compte 42 chambres, les murs sont faits d'essences variées. Le coût de la construction s'élève à 200 000\$, une somme très considérable pour l'époque (1914). Dans les grandes occasions, les deux tours servent à loger les visiteurs. On y accueille des personnages de marque : Wilfrid Laurier, Henri Bourassa, alors député de Labelle, et de nombreux gros clients des États-Unis. Au troisième étage, Sem aménage un magasin général pour y entreposer les articles dont il a besoin, mais aussi pour approvisionner ses employés en peinture, vêtements de travail, ferronnerie et quincaillerie. Mais la vie de château ne dure pas longtemps : le 24 mai 1926, la magnifique résidence est la proie des

flammes. (D'autres sources disent que l'incendie aurait eu lieu en 1929). Malgré les efforts des sapeurs, seules les fondations résistent au feu. On sauve à peine quelques documents, photos et meubles. C'est une perte totale.

Le 26 janvier 1935, Sem perd son épouse, Malvina McDuff, âgée de 74 ans. Les années folles de l'après-guerre s'essoufflent et pointent à l'horizon les sombres nuages de la crise économique des années 1930. Le 14 décembre 1937, les médecins Toussaint Lachapelle et Albert Neveu de Mont-Laurier lui offrent d'acheter son usine pour 35 000\$.

Octogénaire, Sem accepte. En 1939 les nouveaux propriétaires l'incorporent sous le nom de *Bellerive Veneer & Plywood*. Détruite par un incendie, le 27 juillet 1944, l'usine sera rebâtie à Mont-Laurier en 1945. Quelques années auparavant, soit le 11 avril 1941, son constructeur visionnaire était décédé à l'âge de 84 ans.

Sources :

Simard, Fernand, *Sem Lacaille, bourgeois de Nominuingue*, adaptation de deux articles parus dans *Le Nord*, les 21 et 28 août 1979.

Les Produits forestiers Bellerive Ka'N'enda inc., *De Bellerive à Mont-Laurier, 100 ans de fierté*, 2004, p.4.

COLLECTIF, *Nominuingue, 1883-1983*, Comité des Fêtes du Centenaire de Nominuingue, 1983, 439 p.

Félix Tisserand, pionnier de Chute-Saint-Philippe

En 1901, en France, Félix Tisserand, fils d'instituteur et fraîchement sorti du Collège où il a été pensionnaire pendant toute son enfance et son adolescence, s'intéresse à une réclame publiée par le gouvernement canadien qui souhaite accueillir des immigrants pour coloniser l'Ouest canadien. Malgré les réticences, bien compréhensibles, de ses parents, Félix entreprend la traversée de l'Atlantique et débarque à Montréal en octobre 1902. Mais avant qu'il ait pu se rendre dans l'Ouest, car il est trop tard dans la saison, il entend parler du développement de la colonisation qu'entreprend le gouvernement du Québec dans les régions au nord de Montréal. Parrainés par le curé Labelle, ces travaux consistent principalement par le prolongement du chemin de fer qui est rendu à Nominuingue. Félix se porte volontaire pour travailler à la construction du chemin Gouin qui relie Nominuingue à Ferme-Neuve.



Incendie du Château Lacaille, Bellerive, le 24 mai 1926.

Source : Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides



La première maison construite par Félix Tisserand, en bois rond, agrandie en 1905 pour loger ses parents.

Source : *En souvenir de Félix Tisserand, colonisateur*

Félix choisira de s'installer dans le canton Rochon en 1903, croyant que la ligne de chemin de fer le traversera pour se rendre jusqu'à Ferme-Neuve. Sa première maison est en fait une cabane faite d'écorce de bouleau, près de la chute, nommée à l'époque Chute-Léon, sur la rivière Kiamika.

En 1905, lorsque ses parents, Jean Tisserand et Geneviève Mignard, viennent le rejoindre, Félix agrandit la maison qu'il avait construite pour remplacer la tente-abri et y aménage un genre d'appentis qui leur servira de logement. En 1906, Félix fait une demande pour obtenir des billets de location pour les lots 16, 17, 18 pour lui et les lots 19 et 20 pour son père, dans le rang sud-est du canton Rochon.

En 1908, Jean Tisserand, instituteur, entreprend de « faire un peu d'école » aux enfants du voisinage. Il aménage une classe dans un coin de la maison de son fils. Ce dernier demande, la même année, au gouvernement canadien d'établir un bureau de poste. La demande est acceptée et l'endroit sera nommé Chute-Victoria, en honneur de la reine d'Angleterre et de ses colonies. On adoptera finalement le vocable de Chute-Saint-Philippe lorsque la paroisse sera créée en 1933.

En 1911, désirant aider à l'installation des colons dans des maisons confortables, Félix se rend à Montréal acheter l'équipement nécessaire à la construction d'un moulin à scie. Il y acquiert un chariot de 16 pieds, un banc de scie ronde, une bouilloire et un engin à vapeur. Plus tard, il ajoutera un planeur à trois faces, une machine à faire les bardeaux de cèdre, une tour automatique pour faire des poteaux de galerie et une grosse scie à ruban pour les garnitures extérieures des maisons.

En 1918, il obtient du Département de l'Éducation du Québec l'autorisation de fonder une Commission scolaire à Chute-Victoria et, grâce à de petits

subsidés du Département de la Colonisation, érige une petite école.

En 1921, quelques années après le décès de sa femme, le 17 janvier 1917, Jean Tisserand engage une jeune femme, Alexina Lachapelle, pour s'occuper du ménage et de la cuisine pour les hommes travaillant à la scierie et aux travaux des champs. Alexina, 21 ans, mère de deux jeunes enfants, Emmanuel et Aurel, avait été abandonnée par son mari.

Après le décès de Jean, le 30 octobre 1922, Félix et Alexina décident de faire vie commune et auront trois enfants : Jean, Arthur et Roméo.

Le 19 juin 1939, le fruit de 28 ans d'efforts et de travail acharné, le moulin à scie de Félix, part en fumée. Il en est très bouleversé. Il pense à reconstruire mais il se fait vieux et la deuxième guerre mondiale éclate. Il choisit de mettre son projet de côté.

Après le départ de sa femme et deux de leurs enfants, suivi de celui de leur fils Jean, parti étudier à Montréal, Félix demeure seul. Jean viendra plusieurs années plus tard rejoindre son père sur la terre familiale. Le retour de celui-ci encourage Félix à reconstruire son moulin à scie.

Quelques années après la fin de la guerre, le cœur fatigué par tant de labeurs, Félix Tisserand décède le 28 décembre 1950 à 69 ans. Jean hérite alors de la ferme familiale.

En 1995, il érige le « Moulin Rouge », en hommage aux fondateurs de la municipalité et en fait un petit musée contenant des centaines d'objets et des photos des premières familles établies à Chute-Saint-Philippe entre 1900 et 1950. Sur le terrain, Jean construit un monument avec la grande roue d'erre en fonte récupérée de la scierie de son père.

Source : Tisserand, Jean, En souvenir de Félix Tisserand, colonisateur, publié à compte d'auteur, 2006, 239 p.



Une halte lors du circuit annuel *Sur la route des pionniers*, offert par la Société d'histoire, permet de découvrir le musée riche d'histoire de Jean Tisserand.



La Chronique de l'Archiviste

par David St-Germain

Le casse-tête du numérique dans le monde des archives

La venue des ordinateurs et le développement d'Internet ont initié des changements culturels importants dans toutes les sphères d'activités des sociétés industrialisées. La communication, l'apprentissage, les loisirs, les relations personnelles, le travail, etc., doivent tenir compte de cette nouvelle réalité. Ainsi commence un magnifique casse-tête : comment archiver et préserver ces documents numériques qui ne se retrouvent souvent que sous cette forme et parfois seulement sur Internet?

La correspondance des individus, toujours riche en informations, est passée des lettres au courrier électronique. Les journaux intimes sont devenus des blogs et les carnets d'adresses se retrouvent réincarnés sous Facebook ou Myspace. Quant au réseautage et au partage d'information par l'entremise de Twitter et de ses tweets, comment les considérer? Bien que créé en 2006, ce service compte déjà plusieurs milliards de messages. En 2011, en moyenne, il y a 140 millions de tweets par jour. Bien sûr, tout n'est pas à conserver mais il s'agit de documents témoignant de la vie des personnes. Une étude démontre que les Canadiens passent en moyenne 44 heures par semaine en ligne. Le temps passé en ligne et les activités qui en découlent ne sont pas négligeables!

Comment archiver la multiplication des différents comptes courriels ou des différents pseudonymes? Il n'est pas rare que les utilisateurs (surtout les plus jeunes d'entre nous) aient plusieurs adresses courriels. Il n'est pas rare également d'appartenir à plusieurs réseaux sociaux. De plus, tous ces différents comptes n'ont pas toujours une bonne longévité, certains seront utilisés pendant des années avant de tomber dans l'oubli, alors que d'autres ne seront utilisés que quelques mois ou le temps d'un emploi.

Comment considérer les multiples groupes, associations, forums de discussion, auxquels un individu va adhérer et participer au cours de ses odyssées virtuelles? Un individu qui s'implique dans un blogue très populaire, sur la santé ou bien la politique par exemple, peut-il être considéré avec la même importance qu'une participation dans le milieu communautaire? Ces implications dématérialisées remplacent-elles les implications traditionnelles dans des organismes ou associations locales?

Enfin, après la mort d'un utilisateur, comment repérer les traces de ses activités dans le monde virtuel puisqu'il faut des mots de passe pour accéder à ses différents comptes? Heureusement, ce problème n'est pas insurmontable. Les messageries Hotmail et Gmail peuvent faire des copies des courriels après avoir obtenu des preuves du décès. Facebook permet à la famille de fermer le compte ou de le placer dans un « état de souvenir »¹ limitant le nombre de personnes pouvant visionner le profil encore disponible. Enfin, il existe des sites, comme Legacy Locker ou MySpaceAfter.com, qui offrent un service d'entreposage et de protection de la vie virtuelle qui seront remis aux proches après le décès de l'utilisateur.

Les récents développements technologiques ont modifié énormément la provenance des sources. La facilité de consigner des informations sur un site web ou un ordinateur fait en sorte qu'on se retrouve dans une situation d'« hyperdocumentation », où la majorité des événements de nos vies se retrouvent immortalisés par des documents divers comme des photos ou des écrits. Cependant, la surabondance documentaire peut également causer une banalisation de l'information : on y fait moins attention car on a l'impression qu'il y en a toujours de disponible. Ainsi, même si les sources sont nombreuses, la mémoire n'est pas assurée.

¹ Traduction libre de « Memorial state »

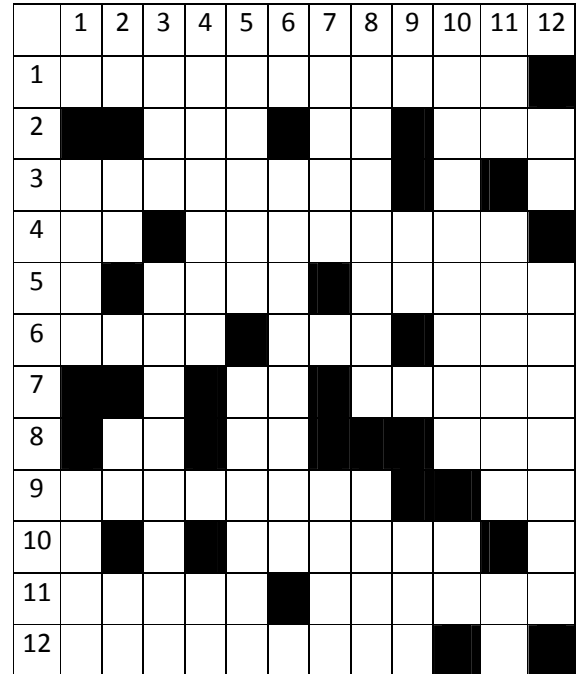
Mots croisés

par Suzanne Guénette



HORIZONTALEMENT

1. Les premières messes à Lac-des-Écorces se déroulaient chez lui. **2.** ...chi.- Initiales du nom donné au musée Tisserand.- ... Pine, célèbre hôtel de Lac-des-Écorces. **3.** Bras d'arbres (pluriel). **4.** Opus.- Sous-classe de mammifères qui portent leurs petits en développement. **5.** Vrai.- Savant. **6.** Au-dessus de nos têtes.- On la doit à nos parents.- Conjonction. **7.** Béryllium.- Fanatique des doctrines. **8.** Fleuve italien.- Consonnes de rail.- Personnage barbu mis en vedette dans ce numéro. **9.** Elles quittent la région après 75 ans de vie cloîtrée à Mont-Laurier.- Article féminin. **10.** Le nom de ce lac est aujourd'hui Gauvin. **11.** Amas de vapeur d'eau.- Rude au toucher. **12.** Nom du pionnier de Chute-Saint-Philippe.



VERTICALEMENT

1. Mâle de la chèvre.- ...-Laurier. **2.** Révérend Père. Polonium.- Voyelles. **3.** Enleva.- Retournez en haut. **4.** Une des familles pionnières de Lac-des-Écorces. – Initiales du propriétaire du Red Pine (Lac-des-Écorces) et du Château Laurier (Mont-Laurier). **5.** Nom de la première maîtresse d'école de Lac-des-Écorces. – Défiée. **6.** Champignon à la tête en forme d'une mitre d'évêque. **7.** Prénom masculin. – S'éloigna de la vérité. **8.** Famille de l'ours.- Prénom d'un personnage des *Boys*. **9.** Voyelles. – Palladium. **10.** Un des prénoms du saint patron de Lac-des-Écorces. – Démonstratif. **11.** Voyelles jumelles. Pâtisserie aux pommes et raisins secs.- ... et coutumes. **12.** Note.- Ouvrages d'orfèvrerie.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	F	E	R	R	O	V	I	A	I	R	E	
2		C	A	N	T	O	N	N	I	E	R	S
3	R	O	I				I		G		G	I
4	1	L	L	E	T	T	R	E	S		C	P
5	V	E		P		U			E	M		O
6	I			E		R	O	U	T	I	E	R
7	E	S	P	E	R	E	R				P	C
8	R	E	U				C		M	D	I	
9	E	M	B	A	R	C	A	T	I	O	N	S
10				L	A	O		A	L	L	E	E
11	H	I	R	O	N	D	E	L	L	E		L
12	D	I	L	I	G	E	N	C	E			



La photo mystère du numéro précédent a été identifiée par Messieurs Raymond Bélair et Michel Gascon. Il s'agissait du couple Adolphe Bélair et Rosa Desjardins et leurs enfants : Raymond, Maurice, Thérèse, Ernest, Adéline, Adolphe jr. Merci à vous !

Si vous reconnaissez ces personnes, appelez-nous au 819 623-1900.

Encourageons nos commanditaires !

La maison de la rive

GITE
415, DU PORTAGE
MONT-LAURIER
(QUÉBEC) J9L 2A1
819 623-7063

*Edith Wheat
& Wilfrid Lacelle* WWW.LAMAISONDELARIVE.COM

MARCHÉ OMNI TABACONISTE 

Chez Pellerin
VIANDE - FRUITS ET LÉGUMES
VOTRE MARCHÉ

PRODUITS MAISON 409, rue Chasles, Mont-Laurier (Québec) J9L 2V1
☎ (819) 623-1623

STEVE GIGUÈRE
PHARMACIEN-PROPRIÉTAIRE

470, de la Madone
Mont-Laurier
(Québec) J9L 1S5
Tél. : (819) 623-2296
Fax : (819) 623-3839

Pharmacie Steve Giguère
Affiliée à 

 **Funerarium**
Ouellette

Services professionnels
et confidentiels
COLUMBARIUM - CONSULTATIONS
PRE-ARRANGEMENTS

Rémi Blais, directeur de funérailles

680, rue de la Madone, Succ.: 456, 12e Avenue
Mont-Laurier (Québec) J9L 1S9 Ferme-Neuve (Qc) J0W 1C0
Tél.: (819) 623-3751 Tél.: (819) 587-3169
Télec.: (819) 623-6576 Téléc.: (819) 587-2084
Courriel : fun.ouellette@lino.com

CGA Daniel JOANNETTE CGA

530, rue du Pont
Mont-Laurier (Québec) J9L 2S1

Bureau : 819 623-5858
Résidence : 819 585-3351
Courriel: djoannette.cga@gestionmt.ca

Télécopieur :
819 623-5894

PLAZA LAQUETTE DENIS LEDUC

939, boul. A.-Paquette, bureau 35
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : (819) 623-5665
Télécopieur : (819) 623-4234
Courriel : leclair@tib.sympatico.ca

Meubles
Accessoires
Electroménagers

Accent

LES MEUBLES MONT-LAURIER
580, rue Hébert, Mont-Laurier (Québec) J9L 2X2
Tél.: (819) 623-1115 • Téléc.: (819) 623-2552

METRO
Marché Doré & Fils inc.

939, boul. A.-Paquette, suite 1
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Téléphone : 819 623-6984
Télécopieur : 819 623-6609

Martine Robinette et Réjean Gironne
propriétaires

Remorquage 24h
7 jours semaine
léger / lourd

AUTOPRO
Garage Réjean Beaugard Inc.

2597, chemin de la Lièvre Nord
Mont-Laurier (Québec)
J9L 3G3
Tél.: (819) 623-1766
Fax: (819) 623-1808
Sans frais: 1-888-799-1766

Réjean Beaugard
Propriétaire




**AUBERGE
STATION LAURIER**



1080, boul. A.-Paquette
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1M1
819 623.2744
Télec. : 819 623.2325


www.stationlaurier.com
Courriel : info@stationlaurier.com

 **N. Cloutier, P. Sigouin
P. Pelletier**
Pharmaciens-propriétaires

508, de la Madone Mont-Laurier (QC) J9L 1S5
T 819 440-2011 F 819 440-2873

300, de la Madone Mont-Laurier (QC) J9L 1R7
T 819 623-3311 F 819 623-1211

Lun. à vend.
9h à 18h
Samedi
9h à 17h
Dimanche
Fermé

MEMBRE AFFILIÉ à 

DL GROUPE DL
SOLUTIONS INFORMATIQUES

Vos Professionnels
en informatique commerciale!

358, rue du Pont
Mont-Laurier J9L 2R4
Tél.: 819-623-6170

IBM
hp
LEXMARK
lenovo

**Nous avons les mets
dont vous raffolez.**

Pizzas, pâtes, côtes levées et plus,
livrées directement à votre porte.

819 623-7900
141, boul. Albiny-Paquette
Mont-Laurier

Boston Pizza

PNEUS CLÉMENT

Cooper TIRES
DUNLOP
HARROCK
LITEX
Antirouille

150, boul. A. Paquette
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1J4

819 623-1533

ASSURANCES Paquin

Michel Paquin
Courtier en assurance de dommages

Tél.: **819-623-1745**
Sans frais: 1 866-623-1745
Télééc.: 819-623-7284
michel.paquin@assurancespaquin.com

299, rue Salaberry
Mont-Laurier (Qc)
J9L 1N5

CABINET EN ASSURANCE DE DOMMAGES

MATELAS Laurentien

Tél.: (819) 440-4848
Télééc.: (819) 440-4949
S. frais: (866) 246-2690

Paul Boucher
Propriétaire

792, rue de la Madone
Mont-Laurier (Qc)
J9L 1S9

TEMPUR
MATELAS ET BEDS LÉGS D'ÉPONGE

PEPSI-COLA

Jules St-Pierre Ltée
depuis 1937

1054, boul. A.-Paquette, Mont-Laurier (Qc) J9L 1M1
Tél.: 819 623-6666 Téléc.: 819 623-6764

MIKES RESTAURANT

Jocelyne Lafrenière, propriétaire
☎ **819 623-6090**
Télééc.: 819 623-9641
939, boul. A. Paquette
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1

Animalerie Polux

- Animaux domestiques & exotiques
- Produits & accessoires
- TOILETTAGE PROFESSIONNEL

**20 ans d'expérience
dans le domaine animalier!**

430, rue Mercier
Mont-Laurier (Québec) J9L 2W1
Tél.: 819 623 3600 • Télééc.: 819 623 2148



Mont-Laurier

*d'un
naturel
accueillant*

Ville de Mont-Laurier
385, rue Mercier
Mont-Laurier (Qc) J9L 3N8



Sylvain Pagé,
Député de Labelle

472, rue Mercier
Mont-Laurier (Québec)
J9L 2W1

Téléphone : 819 623-1277
Télécopieur : 819 623-6838